

Club du Sahel

Discours de M. Edgard PISANI prononcé à
l'ouverture de la réunion du 26 octobre 1983

Monsieur le Président, l'histoire de votre pays qui pourrait un jour être écrite, et qui serait soit une épopée, soit un roman, pourrait s'intituler "des cailloux et des hommes". Elle marquerait comment un peuple avec aussi peu de ressources données par la nature a pu par lui-même et pour lui-même, construire une réalité qui non seulement essaie de faire sortir "richesses" des pauvretés mais encore se répand à travers le monde par la présence d'une partie importante de la population qui joue ici et là un rôle essentiel. Ce disant, M. le Président, je voulais rendre hommage à votre peuple et dire avec quelle émotion nous participons les uns et les autres à une séance que vous présidez. Car en définitive le défi du Cap Vert est le défi dont nous nous demandons s'il sera demain celui de l'ensemble des peuples du Sahel et si la communauté internationale est d'ores et déjà capable d'apporter à cet effort, qui dépasse l'effort immédiat, le concours dont il a besoin. Nous ne sommes pas ici une réunion de financiers, nous sommes ici un mélange de responsables politiques et d'hommes de réflexion et, en fait, la réunion de ces jours-ci a pour objectif d'essayer de déterminer suivant quels axes, suivant quelle discipline, avec quels objectifs, suivant quelle priorité, peut se développer la lutte qui a été déjà engagée. Une première constatation douce-amère peut être faite. Il est clair qu'il y a eu plus d'effort dans les papiers, dans les organisations nationales que sur le terrain et qu'en définitive si une partie des dépenses qui ont été opérées au titre de la préparation, des concours, des réunions d'experts avaient été utilisés sur le terrain, peut-être quelques cailloux auraient-ils donné naissance à quelques arbres. Méfions-nous, à l'échelle de nos organisations, de croire qu'en définitive le fait de se réunir pour faire de beaux discours suffit à résoudre le problème

qui nous est posé. Or, je ne veux pas, et c'est pour cela que ma remarque après avoir été amère devient douce, je ne veux pas dire du tout que ce qui a été fait en faveur du Sahel, l'effort de mobilisation et de réflexion qui a été accompli, soit inutile. Je veux dire que le temps est venu, après que toutes ces réflexions aient été conduites, que l'on se mette à l'ouvrage sur le terrain parce que depuis le temps que l'on en parle, le désert a encore gagné des millions d'hectares, et je crois que cela, nous ne pouvons pas l'oublier. Ce sera donc ma première remarque. Comment, à partir de cette mobilisation d'hommes capables et d'hommes responsables, pouvons-nous aller vers le terrain qui, en définitive, seul compte et apporter aux gens qui y vivent, les moyens de lutter contre ce qui peut apparaître comme une fatalité. La deuxième remarque que je ferai est une question que je me pose et qui est une question peut-être importante, peut-être même essentielle. J'ai consacré quelques heures à l'analyse par des spécialistes des photos satellites de la région de l'Afrique qui nous occupe et j'ai entendu un exposé fort brillant, presque convainquant, pas tout à fait tout de même, indiquant qu'au gré des documents dont on dispose il est clair que cette région du monde connaît des fluctuations climatiques, cycliques, et qu'après des moments d'extrême pénurie, l'eau revient, comme irrésistiblement par la force de la nature. Cette démonstration serait presque convainquante, n'était un fait nouveau dont on n'a pas dit dont on ne dit pas encore quel rôle il joue. C'est vrai qu'il y a eu des cycles et c'est vrai qu'il y a eu des périodes de sécheresse et c'est vrai que l'eau est revenue, et c'est vrai que la plante a réapparu, mais c'est vrai que tous ces cycles se sont succédés à une époque où la relation de l'homme et la nature était d'un certain type ayant parfois peu évolué depuis des millénaires. Le cycle auquel nous assistons se combine avec une présence destructrice de l'homme qui dépasse de beaucoup tout ce qui

avait été connu à n'importe quelle époque de l'histoire du monde. La question est dès lors posée de savoir si, par la nature des choses, le cycle s'étant renversé vingt fois, cent fois au cours de l'histoire du monde on retrouvera des précipitations atmosphériques ou si, au contraire, la dégradation que fait subir au milieu la densité des hommes, leur voracité à l'égard du milieu végétal, ne rend pas désormais impossible la reprise du cycle. En fait, il y a deux approches. Une approche optimiste qui consiste à dire : "amusons-nous un peu, de toute façon, la nature fera le reste". Et puis il y a une approche un peu pessimiste qui consiste à dire : attention !

La nature rétablissait ses équilibres de façon extraordinairement difficile et il suffit que certains des éléments qui jouaient dans le sens des équilibres aient disparus pour que le cycle ne se reconstitue pas et que nous soyons engagés dans un processus irréversible sauf à compenser par des actions volontaires, ce que nous avons laissé se faire par l'emprise que l'homme a exercé sur ce milieu que jadis il ne maîtrisait pas et dans lequel il s'insérait. J'ai tendance, les bons jours, à penser que la nature est très forte, qu'elle est merveilleuse et j'évoquerai ici pour donner une note d'optimisme, une histoire que j'ai vécu comme responsable dans mon pays et qui est celle du lac d'Annecy. Le lac d'Annecy était connu à cause de sa richesse en poissons rares et en particulier un poisson qu'on appelle l'omble chevalier dont les restaurants du département de la Haute Savoie régalaient leurs clients et puis la population s'est multipliée autour du lac d'Annecy dans des conditions telles que les déversements d'égouts dans le lac avaient fait complètement disparaître la faune et que le lac était en train de mourir comme mourait un peu plus loin le lac de Zurich et comme mourait beaucoup plus loin le lac Michigan ou tel autre parmi les grands lacs d'Amérique du Nord. Et un maire de cette région, le maire d'Annecy, M. Bosson, a eu l'idée de ceinturer le lac d'un réseau d'égouts drainant toutes les eaux usées et rendant l'eau à la nature, en quelque sorte sans pollution. Et l'on pensait qu'il faudrait dix ans pour que la faune réapparaisse. Moins de six mois après que le tuyau ait été mis en place le lac se mettait à revivre. En d'autres termes, nous avons à faire à une nature qui n'ambitionne qu'à rétablir ses lois, sa dynamique, sa capacité, sa puissance, son fourmillement, sa générosité. Le problème est de savoir si, dans la région du Sahel, nous n'avons pas rendu les choses irréversibles et impossibles par la multiplication des prises que nous effectuons sur la nature.

Une autre remarque que je voudrais faire est relative à la géographie de votre organisation. Le Club du Sahel, le CICLSS, réunit un certain nombre d'Etats qui représentent les trois cinquième ouest de l'ensemble soudano-sahélien jusqu'à la mer rouge et jusqu'à l'océan indien. Est-ce que la nature des choses est telle que cette division correspond à une réalité objective ou est-ce que c'est un hasard historique qui fait que le problème a été ainsi limité à un certain nombre de pays et est-ce que la question ne doit pas être posée soit de créer une organisation symétrique soit de s'interroger sur l'extension du Club du Sahel. J'imagine, commençant à connaître l'Afrique et la place que les querelles d'hommes jouent ici comme ailleurs dans la réalité quotidienne, que je soulève des problèmes difficiles et je me contenterai après avoir évoqué la nécessité de faire cette réflexion de m'en aller sur la pointe des pieds de peur de soulever des tempêtes. Mais tout de même, quand nous parlons de régionalisation je pense qu'il faut que nous sachions que ce mot couvre deux réalités absolument différentes. Il y a des régionalisations dont l'ambition est politique visant à constituer entre les Etats réunis dans une région des entités de type Communauté économique européenne, des structures politiques polyvalentes et omnivalentes. Et puis il y a une approche régionale qui est une approche de problèmes que l'on traite en tant que tels dans leur dimension géographique. Je vais prendre un exemple, oh combien difficile : le Nil est un bassin en dépit des querelles et ne pas étudier le bassin du Nil en tant que réalité, et s'en tenir à je ne sais quelle convention passée entre Ménélich et Victoria pour continuer à se quereller, est une grave erreur. Le Nil est un fleuve, le Nil est un bassin, et ce que l'on fait à n'importe quel endroit du Nil, a des conséquences sur l'ensemble du système fluvial. Est-ce que nous ne devrions pas sur les problèmes de ce genre écartant les ambitions politiques possibles d'organisation du type de celle-ci dire qu'il y a des régions de problèmes, qui se limitent aux problèmes, mais qui alors couvrent la géographie, l'espace du problème pour le percevoir de la façon la plus cohérente.

Une autre remarque, elle aussi importante de ce point de vue : S'il est vrai qu'en dehors de la zone il y a des zones périphériques qui sont affectées indirectement par le problème, s'il est vrai que les précipitations atmosphériques dans le nord de la Guinée ont baissé dans des proportions impressionnantes, s'il est vrai que la forêt de la Côte d'Ivoire est en train d'être détruite par l'effet indirect d'une

modification des équilibres généraux de la région, s'il est vrai que même la montagne éthiopienne connaît à son tour des perturbations, s'il est vrai même que ces perturbations commencent à être ressenties de l'autre côté de la Méditerranée, alors on est amené à s'interroger et cela est important, non plus sur la géographie du problème en tant que tel, mais sur les intérêts en cause et sur les responsabilités que ceux qui sont directement ou indirectement atteints devraient assumer dans la solution de ce problème. En d'autres termes je refuse de considérer que le problème du Sahel est le seul problème des Sahéliens, nous y reviendrons pour dire le contraire. Mais je dis qu'il est aussi ceux de tous les pays environnants et que s'il est vrai que le Sahel ne peut pas tirer de lui-même la ressource dont il a besoin pour venir à bout de son problème il ne demande pas la charité, il ne demande pas un appui gratuit à son environnement. L'environnement le plus large possible est en train de jouer peut-être son destin à terme et peut-être serait-il temps que l'Europe et certains pays de la bordure sud de l'Afrique de l'Ouest et d'autres pays sur la périphérie du problème s'intéressent à la solution de ce problème faute de quoi un jour il sera trop tard pour y répondre.

Je voudrais encore dire que dans la Communauté économique européenne en tant que telle, nous avons essayé de créer des conditions de l'approche de problèmes de ce type, nous avons essayé d'abord de favoriser, et, nous le faisons encore et nous le ferons davantage encore si les pays ACP sont d'accords, de développer le concept régional, nous pensons qu'un certain nombre de problèmes ne sont pas solubles à l'échelle nationale, mais là, vous pourrez me remettre "dans les pattes", si j'ose ainsi m'exprimer, la distinction que je faisais à l'instant entre les deux approches régionales. NON, le concept régional chez nous peut aussi bien embrasser des organisations comme la SADCC en Afrique Australe qui ont des objectifs politiques que des régions de problèmes comme le Sahel qui ont des objectifs purement techniques. Nous sommes convaincus, Nous Communauté européenne, qu'il faut faire une part importante dans les crédits dont nous disposons en faveur de l'action régionale, sous quelque forme qu'elle se présente, et, nous pensons que nous devons dans la mobilisation des crédits que nous pourrions mettre en oeuvre, réserver une part à ce genre d'actions.

Deuxièmement, nous avons inscrit avec une difficulté extrême, non pas politique mais conceptuelle, ce que nous avons appelés les actions

thématiques autour desquelles, nous essayons d'entreprendre, sans limite de frontière, mais avec l'appui par contre de l'ensemble des unités régionales concernées, des actions qui se trouvent être à peu près les mêmes d'un bout à l'autre d'un continent, ou d'un bout à l'autre d'une région d'un continent pour que la convergence des efforts dans les pays voisins aboutisse à une plus grande efficacité. Que veut dire la lutte contre le désert, que veut dire la lutte pour la survie des gens du désert, si elle est limitée à un creux de vallée ou à un endroit quelque part.

Le désert, ce n'est pas une terre morte, c'est une maladie qui gagne, c'est une lèpre qui s'étend, le désert ne peut pas être traité comme une donnée par rapport à laquelle on se définit parce qu'elle est désormais immobile, le désert gagne, s'étend, progresse, conquiert et s'il n'y a pas une stratégie collective de lutte contre cette conquête, il n'y a que gaspillage, mais on peut dire que les efforts qui ont été accomplis ici et là en ordre dispersé, je dirais même que les efforts qui se situeraient au dessous d'un certain seuil d'intensité seraient gaspillage, alors qu'un effort beaucoup plus large et mobilisateur me paraît de beaucoup préférable. De la même façon, action thématique, nous sommes en train de voir quel est l'effort que l'on peut faire pour que dans un continent comme l'Afrique une utilisation rationnelle, systématique des richesses de la faune africaine tant domestique que sauvage permettrait d'offrir à cette population croissante un équilibre alimentaire duquel elle s'écarte. Quand on étudie, la réalité africaine, on constate que les réalités géo-techniques, animales du continent sont considérables et mal exploitées, surexploitées, qu'elles sont entamées par des endémies et que de ce fait, une action systématique tant pour le cheptel qui vit hors de l'eau que pour celui qui vit dans l'eau, permettrait de contribuer à l'équilibre alimentaire de ce continent. D'autres actions thématiques sont imaginables, mais là, et, ce sera ma conclusion se trouve la vraie difficulté. En mettant ensemble toutes les études qui ont été faites, toutes les expériences qui ont été conduites, tous les efforts que nous connaissons et auxquels nous avons contribué parfois, on peut avoir une vision techno-économique relativement satisfaisante du problème qui nous occupe. Mais cela ne suffit pas pour agir, parce qu'il est clair qu'une action conduite par les Etats seuls, par les institutions seules, par les organismes internationaux seuls équivaut pratiquement à zéro si nous ne changeons pas en même temps les comportements des hommes, si l'ensemble des populations elles-mêmes

ne se sentent pas concernées par des actions capables de changer leur milieu, s'il n'est pas fait appel à leur sagesse, à leur expérience, à leur histoire, à leur culture, à leurs traditions, à leur connaissance du milieu. Mais c'est tellement facile, Mesdames, Messieurs, de se réunir entre personnalités officielles et de signer une admirable convention où l'Europe est généreuse à l'égard d'un gouvernement tellement content de pouvoir rentrer au pays et de dire qu'il a gagné quelque chose ! Il m'arrive certains après-midi de signer quarante conventions de financement; mais comment faire que des millions d'êtres se comportent tous dans le même sens, qu'ils prennent tous la même conscience des réalités, qu'ils adaptent la volonté commune à la réalité modeste dans laquelle ils vivent ? Comment mobiliser, comment faire en sorte que les hommes du Sahel se disent que le Sahel ne vous appartient pas mais qu'il leur appartient, et, qu'en définitive, seuls, ils peuvent le sauver, comment les convaincre de ce qu'il leur revient à eux de sauver le Sahel et non à nous, comment faire en sorte qu'ils se sentent responsables, et, que le blanc une fois arrivé, le noir ne s'assise pas sur le bord de la route pour voir ce que fait le blanc, pensant qu'il partira un jour et que les choses seront, après, pires qu'avant ? Comment faire en sorte, par quel moyen d'éducation, de communication, de vulgarisation, faire en sorte que chacun considère dans le petit trou de sable ou de pierre où il est, que s'il travaille d'une façon, dans un certain sens, d'autres infiniment nombreux, aux quatre coins de l'horizon feront de même et qu'ainsi progressivement, peut-être bientôt, plus tard, les choses changeront. Le vrai problème, Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, c'est de rendre le Sahel aux Sahéliens, en les convainquant de ce que nous mettons à leur disposition les instruments de ce qui n'est après tout que leur destin, même si j'ai dit tout à l'heure qu'il pouvait être aussi le nôtre.
